

CHAPITRE III

Départ de Maximilien et de Charlotte pour le Mexique. — Droit divin et droit populaire. — Arrivée à Rome. — Le Pape Pie IX. — Allocution du Souverain-Pontife. — Départ de Rome sans que les questions religieuses aient été réglées. — Gibraltar. — L'existence à bord. — Fort-de-France. — Arrivée à Vera-Cruz (28 mai 1864). — Proclamation de Maximilien à ses sujets. — L'Empereur et l'Impératrice descendent à terre (29 mai). — Impressions fâcheuses. — Accident de voiture. — Réceptions à Cordova et à Orizaba. — Dix mille Indiens venus pour acclamer leurs nouveaux souverains. — Les Cumbres franchies à cheval. — Entrée à Puebla (5 juin). — Paroles de Maximilien en recevant les clefs de la ville. — Lettre de l'Impératrice au Préfet municipal — Cholula. — Guadalupe. — Entrée à Mexico (12 juin). — Discours et fêtes.

L'archiduc Maximilien et la princesse Charlotte ne se rendaient point directement au Mexique; ils tenaient auparavant à aller à Rome voir le Souverain-Pontife. On se rappelle que, dans son allocution aux délégués mexicains, Maximilien avait annoncé cette résolution.

Le fond de la pensée du nouvel Empereur était facile à deviner. Frère puîné d'un monarque dont les droits se perdaient dans le lointain des souvenirs, membre d'une famille où l'orgueil de la race n'a

jamais faibli, même devant les plus grandes catastrophes, Maximilien ne pouvait se contenter de cette investiture qu'on appelle la volonté nationale, et il fallait quelque chose de plus relevé à ses yeux, sinon aux yeux de ses futurs sujets : ce qu'on a appelé la grâce de Dieu. — Monarque de droit populaire, il voulait l'être aussi de droit divin : voilà pourquoi il vint à Rome. Il obéissait à ce préjugé auquel avait cédé un plus puissant et un plus fort que lui, Napoléon I^{er}, se faisant sacrer à Notre-Dame par le pape Pie VII. C'est à ce titre que les bénédictions du Saint-Père, précieuses pour tous les souverains, l'étaient doublement pour lui, fondateur d'empire.

Le 18 avril, vers une heure de l'après-midi, la *Novara*, toujours accompagnée de la frégate française la *Thémis*, entrait dans la rade de Civita-Vecchia, où, dès la veille, le général comte de Montebello, commandant en chef le corps d'occupation français, et les ambassadeurs d'Autriche, de Belgique et du Mexique auprès de la cour pontificale, étaient venus attendre Leurs Majestés.

Celles-ci débarquèrent vers quatre heures, et se rendirent aussitôt au chemin de fer; quelques heures plus tard, le train entrait dans Rome, et, à la gare même, les voyageurs étaient reçus par le cardinal Antonelli et Mgr de Mérode, au nom du Souverain-Pontife. Les acclamations de la foule les accompagnèrent jusqu'au palais Marescotti, propriété de M. Gutierrez de Estrada, que ce fidèle serviteur de la nouvelle monarchie avait fait luxueusement préparer pour ses souverains. L'armée pontificale, tout entière sous les armes, leur rendait les honneurs

militaires. Ce fut une belle réception et capable de faire une vive impression sur l'esprit de ceux qui en étaient l'objet.

Le lendemain matin, l'Impératrice, en robe noire, et l'Empereur, en uniforme, gravissaient le grand escalier du Vatican et étaient reçus par Pie IX. Cette première visite dura environ une heure. Quelles questions furent agitées durant cet entretien, on ne le sait point exactement; mais la suite a malheureusement montré qu'aucun des points litigieux dont la solution était grosse de difficultés et pleine de périls n'avait été, sinon abordé, du moins réglé.

Maximilien alla trouver ensuite, au second étage du palais, le cardinal Antonelli, secrétaire d'État, tandis que Charlotte, avec les personnes de sa suite, contemplait les Loges de Raphaël.

L'après-midi fut employé à parcourir Rome. Dans l'intervalle, les voyageurs se rendirent près de leur parent François II, roi détrôné de Naples, et près de quelques autres princes; puis ils rentrèrent au palais Marescotti. Là, un grand dîner, qu'ils présidèrent, réunit le corps diplomatique présent à Rome et la plupart des cardinaux membres de la Curie romaine. Une réception suivit, qui dura jusqu'à minuit.

Dès sept heures, le lendemain matin, 20 avril, Maximilien et Charlotte revenaient au Vatican, et assistaient à la messe que Pie IX dit pour eux, dans la chapelle Sixtine. C'est pendant cette cérémonie, au moment de leur donner la communion, que le Pape, élevant l'hostie entre ses doigts, leur adressa ces paroles, qui eurent un grand retentissement: « Voici » l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.

» C'est par lui que règnent et gouvernent les rois;
 » c'est par lui que les rois rendent la justice, et,
 » s'il permet que les rois eux-mêmes soient souvent
 » éprouvés, c'est par lui cependant que s'exerce tout
 » pouvoir.

» Je vous recommande, en son nom, le bonheur
 » des peuples catholiques qui vous sont confiés.
 » Grands sont les droits des peuples, et il est néces-
 » saire de les satisfaire; mais plus grands et plus
 » sacrés sont les droits de l'Église, épouse immacu-
 » lée de Jésus-Christ, qui nous a rachetés au prix
 » de son sang, de ce sang qui, dans un instant, va
 » toucher vos lèvres.

» Vous respecterez donc les droits de vos peuples
 » et les droits de l'Église; ce qui veut dire que vous
 » travaillerez pour le bonheur temporel et pour le
 » bonheur spirituel de ces peuples. Que Notre-Sei-
 » gneur Jésus Christ, que vous allez recevoir des
 » mains de son vicaire, vous accorde toutes ses grâ-
 » ces dans l'abondance de sa miséricorde! »

Cette affirmation des droits des peuples, si vite contrebalancée et, peut-être pourrait-on dire contredite par celle de la supériorité des droits de l'Église, était sans doute une allusion aux querelles religieuses qui divisaient alors le Mexique. En ce cas, elle n'avait rien de bien rassurant pour l'avenir, et Maximilien eut pu y voir déjà en germe la volonté contraire et obstinée qui, lui rendant tout accord impossible, devait paralyser ses plus persévérants efforts. Mais à ce moment fit-il ces réflexions? Entrevit-il cet avenir? C'est peu probable, et il reçut sans arrière-pensée les bénédictions du Souverain-Pontife.

Après la messe, un déjeuner fut servi dans la bibliothèque. Trois tables étaient dressées : à la première prirent place Pie IX, Maximilien, Charlotte et le cardinal Antonelli ; aux autres se placèrent les invités et les personnes de la suite. A dix heures, Leurs Majestés se retirèrent, non sans avoir fait remettre au trésorier du Vatican une somme de 40,000 francs comme premier don de l'Empire du Mexique au denier de Saint-Pierre.

Dans la journée, le Pape, en grande pompe, venait, au palais Marescotti, rendre au couple impérial la visite qu'il en avait reçue. Puis, les cérémonies terminées, les souverains quittèrent Rome vers quatre heures de l'après-midi. A neuf heures du soir, la *Novara*, ayant à bord tous ses passagers, levait l'ancre et prenait la pleine mer.

C'était une faute de la part de Maximilien de n'avoir point profité de ses entrevues, soit avec Pie IX, soit avec son secrétaire d'État, pour poser les bases d'un accord à intervenir entre son gouvernement et le Saint-Siège sur la question qui semblait à distance la plus importante à résoudre. Il est plus facile, dans un entretien particulier, dans une conversation intime, d'exposer son opinion, ses désirs, ses projets, et les objections formulées peuvent immédiatement recevoir leurs réponses. Que serait-il advenu si le Pape et l'Empereur du Mexique avaient jeté, à Rome même, les premiers jalons d'une entente définitive ? On verra plus tard, dans l'exposé de la question religieuse, l'importance que cet accord aurait eue, et l'on ne saurait trop déplorer, pour le succès de la tentative à laquelle il allait se

livrer, l'insouciance ou l'excès de confiance qui fit que Maximilien partit de Rome comme il y était venu.

Malgré les brumes, malgré les vents contraires, en trois jours, la *Novara* et la *Thémis* franchirent la distance qui sépare Rome de Gibraltar, et amenèrent le couple impérial au pied de la citadelle.

On se rappelle l'attitude correcte, mais au fond plutôt hostile, du gouvernement anglais à l'égard du nouvel Empire mexicain. Le Cabinet de Londres s'était refusé à le reconnaître : néanmoins, par sympathie pour la personne de l'empereur, il se départit un peu de son attitude première : des ordres avaient été envoyés de rendre à Maximilien les honneurs qui lui étaient dus. Les canons de Gibraltar saluèrent de leurs salves le pavillon mexicain.

Dans les usages de la marine, le bâtiment de guerre à bord duquel se trouve un souverain ne rend pas les saluts, considérés comme des hommages personnels adressés à son passager princier ; mais Maximilien, voulant riposter par un acte de courtoisie, invita le commandant de la *Thémis* à saluer le pavillon anglais de vingt et un coups de canon. A peine la frégate française eut-elle cessé ses feux, que le gouverneur de Gibraltar fit renouveler les saluts de ses batteries, et se rendit ensuite à bord de la *Novara*.

Les deux vaisseaux restèrent quarante-huit heures dans le port, afin de refaire leur provision de charbon, en prévision du long trajet qu'ils allaient avoir à parcourir sans escale. Pendant ces deux jours, Maximilien et Charlotte descendirent à terre, firent des

excursions autour du rocher célèbre, assistèrent même à une course de chevaux faite par les officiers de la garnison, et, pour remercier les autorités anglaises de cette réception à la fois respectueuse et cordiale à laquelle ils ne s'attendaient point, ils les réunirent dans un banquet à bord.

Le lendemain, le détroit franchi, c'était l'adieu à l'Europe, à la vie si facile de prince sans responsabilité, c'était l'adieu au monde ancien ; et le vaste Océan, dans lequel entraient ces majestés de fraîche date, pouvait, avec son inconnu, son absence de routes tracées, ses périls cachés et son incessante agitation, figurer pour eux l'avenir auquel ils se livraient. Mais l'émotion s'épuise, paraît-il, et la tristesse qui avait envahi l'âme de Maximilien au départ de Miramar ne se renouvela point. Charlotte, joyeuse à la pensée qu'elle se rapprochait du trône qu'elle avait, plus que tout autre, poussé son époux à accepter, ne songeait qu'à cette couronne rêvée, et se laissait bercer par les mirages de sa grandeur future.

Ne pouvait-elle point déjà se croire dans sa cour ? Les nouveaux souverains avaient emmené avec eux tout un personnel, promis aux grandes dignités. C'était le ministre d'État, M. Velasquez de Leon ; c'était le premier aide de camp, le général Woll ; le grand maître de la maison impériale, comte Zichy ; puis le comte de Bombelle, gentilhomme de l'empereur ; le marquis de Coria, gentilhomme de l'impératrice ; le conseiller d'État Schertzenlechner, directeur de la liste civile ; M. Eloin, secrétaire particulier ; M. Iglesias, sous-secrétaire d'État ; c'étaient trois

aides de camp, un médecin, un aumônier, et enfin le trésorier de la couronne, M. de Kuhachevich, qui lui, du moins, inaugurerait effectivement ses fonctions, puisque avant de partir il avait déjà encaissé les huit millions prélevés par l'Empereur sur le produit du premier emprunt fourni par la maison Glyn Mills et Co de Londres, et dont, par un rare mais juste retour des choses d'ici-bas, trois millions en or allaient ainsi revenir au Mexique, dans la terre même qui avait donné au monde entier les neuf dixièmes de l'or qui s'y trouvait. Le reste, — cinq millions, — était représenté par des traites sur le payeur en chef de l'expédition française, payables à Mexico.

En présence de cet exode d'un genre nouveau, de ces souverains partant avec un état-major royal pour les pays inconnus, l'esprit se reporte aux voyages célèbres accomplis dans des circonstances à peu près analogues, et l'on se rappelle le récit familier et sincère de Joinville, racontant son départ sur la « nef » qui emmenait saint Louis à sa première croisade. Les pensées étaient graves dans leur simplicité, et le pieux roi n'avait et ne tolérait autour de lui que des entretiens élevés, où les choses du ciel prenaient plus de place que celles de la terre.

Puis, quand cinq siècles plus tard, un grand capitaine qui, lui, n'avait point encore alors conquis par son génie et son épée la majesté impériale, conduisait sur les mêmes flots les soldats de la France à la conquête d'une terre inconnue, c'était, le soir, à bord de l'*Orient*, les discussions où prenaient part tour à tour les généraux et les savants qu'il avait associés à son projet hardi et merveilleux, et, là encore, sauf

qu'elles n'avaient point la tournure religieuse que leur donnait la présence de saint Louis, les conversations roulaient sur les plus hautes questions de la philosophie et de la science.

Sur la *Novara*, les entretiens étaient autres, et l'on peut s'en convaincre par le récit qu'un historien¹, qui ne peut certes point passer pour un adversaire de Maximilien, fait de l'existence à bord : «... On divisait, — sans savoir pourquoi, — le Mexique en départements et par classes... On préparait des décrets pour la préséance dans les cérémonies publiques, l'institution d'un nouvel ordre, de nouvelles médailles, une garde palatine, une cour dispendieuse ;.... on s'occupait d'habits brodés, de créer au palais, en faveur des étrangers qui suivaient l'empereur, des fonctions importantes et bien rétribuées. On voyait se renouveler sur la *Novara* l'histoire de ce Français qui, voulant établir dans les déserts de l'Amérique un magasin de marchandises à l'usage des Peaux-Rouges, composait son stock de plumeaux, de toiles d'Irlande, de porcelaines fines et de services de thé! »

Ces rapprochements ne peignent point seulement la différence des temps, mais bien celle des esprits et des caractères. Quels enseignements en découlent!

De Gibraltar, le convoi traversa tout l'océan Atlantique et ne s'arrêta qu'à la Martinique. Maximilien avait désigné cette île pour y faire escale, parce que là se trouvaient de nombreux prisonniers de guerre mexicains, internés après la reddition de Puebla.

Le 16 mai, le gouverneur de l'île, contre-amiral

1. Emmanuel Domenech : *Histoire du Mexique*, T. II, p. 182.

Maussion de Candé, reçut Leurs Majestés à Fort-de-France et leur présenta ceux qui avaient fait adhésion à l'empire. Sachant que quatre lits étaient disponibles à bord de la *Thémis*, Maximilien chargea les prisonniers de tirer au sort ceux d'entre eux qui les occuperaient et reverraient ainsi quelques semaines plus tôt le sol de leur patrie. Il en désigna lui-même huit autres qui s'embarqueraient à ses frais sur le premier paquebot en partance pour Vera-Cruz, puis il fit distribuer deux mille francs à ceux qui restaient.

Après cette station, inspirée par la pensée toute politique de se créer des partisans, on repartit promptement. Le mois de juin est, en effet, un des plus dangereux : c'est la période pendant laquelle le séjour des Terres-Chaudes est rendu si terrible par la recrudescence avec laquelle sévit la fièvre jaune. Il importait donc de se hâter.

Le samedi 28 mai, dans la matinée, la population de Vera-Cruz, qu'un soleil torride confinait à l'ombre des maisons, est tout à coup attirée vers le môle par une salve d'artillerie : c'est la *Thémis* qui entre au mouillage de Sacrificios, et qui fait aussitôt parvenir à terre la nouvelle que la *Novara* la suit à quinze milles de distance et arrivera dans quelques heures.

Bientôt, en effet, la frégate autrichienne apparaît à l'horizon. Guidée par M. Lainé, capitaine du port, qui l'a rejointe sur le canot de la *Thémis*, elle vient, sous les yeux des habitants étonnés, se placer au sud du fort Saint-Jean d'Ulloa, dont les canons tonnent, saluant ainsi Maximilien I^{er}, empereur du Mexique!

Le préfet politique, la municipalité et les fonctionnaires attendent sur le môle. Maximilien envoie deux

aides de camp les prévenir qu'ils seront reçus à bord de la *Novara*, après toutefois que M. Almonte, lieutenant général de l'Empire depuis le 15 mai, aura remis ses pouvoirs entre les mains de son souverain.

Mais le général n'est point à Vera-Cruz. Par suite de renseignements inexacts, il s'est persuadé que la traversée durerait jusqu'à la fin du mois de mai : aussi, bien qu'ayant quitté Mexico le 21, avec sa famille et quelques hauts fonctionnaires, il n'a point hâté sa marche, et, désireux de s'assurer par lui-même des préparatifs faits pour la réception de l'Empereur et de l'Impératrice, ils s'est arrêté successivement à Puebla, à Orizaba et à Cordova. Il ne doit arriver que dans la soirée à Vera-Cruz, et ce retard explique l'espèce de surprise qui ne permet point aux autorités de cette ville de préparer à Leurs Majestés une réception capable de leur donner, dès les premiers pas faits sur la terre du Mexique, l'heureuse illusion d'un accueil enthousiaste et spontané.

Enfin, à six heures du soir, Almonte arrive et se présente aussitôt à l'Empereur. Celui-ci le remercie des services qu'il a rendus à sa cause, et, sous prétexte de lui en témoigner plus vivement et sans tarder sa satisfaction, il lui annonce qu'il le nomme grand-maréchal de la cour et ministre de la maison impériale.

Maximilien reçoit alors les autorités de Vera-Cruz, auxquelles il manifeste ses regrets de ne pouvoir séjourner dans leur ville ; mais il leur promet de revenir dans une saison plus propice.

Le débarquement est fixé au lendemain.

Le soir même, les habitants de Vera-Cruz peuvent

lire, affichée sur leurs murs, la proclamation suivante, que l'Empereur adressait à ses sujets :

Mexicains,

Vous m'avez désiré ! Votre noble pays, par l'expression spontanée des vœux de la majorité, m'a élu pour veiller, à l'avenir, sur vos destinées : je réponds avec bonheur à cet appel.

Quelque pénible qu'il ait été pour moi de dire adieu pour toujours à mon pays natal et aux miens, je l'ai fait, persuadé que le Tout-Puissant m'a confié, par votre intermédiaire, la noble mission de consacrer toutes mes forces et toute mon âme à un peuple qui, fatigué de combats et de luttes désastreuses, aspire ardemment à la paix et au repos ; à un peuple qui, après avoir assuré glorieusement son indépendance, veut jouir des bienfaits de la civilisation et du progrès.

Le sentiment de confiance réciproque qui nous anime sera fécond en résultats brillants si nous restons toujours unis pour défendre courageusement les grands principes, seuls fondements vrais et durables des sociétés modernes, ces principes d'où découlent la justice inviolable et immuable, l'égalité devant la loi, la facilité pour tous de se créer une carrière et une position sociale, la liberté individuelle bien comprise, s'accordant avec la protection des personnes et des propriétés, le développement de la richesse nationale, l'amélioration de l'agriculture, le travail des mines et de l'industrie, la création de voies de communication propres à l'extension du commerce, et enfin le libre développement de l'intelligence dans tout ce qui intéresse le bien public.

Avec les bénédictions du Ciel, le progrès et la liberté ne nous manqueront pas si tous les partis, se laissant guider par un gouvernement fort et loyal, se réunissent

pour atteindre le but que je viens d'indiquer, et si nous conservons le sentiment religieux qui a toujours distingué notre belle patrie jusque dans les temps les plus malheureux.

Le drapeau civilisateur de la France, porté si haut par son noble Empereur, à qui vous devez le retour de l'ordre et de la paix, représente les mêmes principes. C'est ce que vous disait, il y a quelques mois, dans un langage sincère et désintéressé, le commandant en chef de ses troupes, lorsqu'il vous annonçait une nouvelle ère de prospérité.

Tous les pays qui ont voulu devenir grands et puissants entre les nations ont dû suivre cette voie. Avec l'union, la loyauté et l'énergie, Dieu nous donnera la force pour atteindre au degré de prospérité que nous ambitionnons.

Mexicains ! L'avenir de notre beau pays est entre vos mains. De mon côté, je vous promets une volonté sincère, la loyauté et une ferme intention de respecter vos lois et de les faire respecter avec une autorité inviolable.

Ma force est dans la protection de Dieu et dans votre confiance ; le drapeau de l'indépendance est mon symbole ; ma devise, vous la connaissez déjà : « Équité dans la justice » : j'y serai fidèle toute ma vie. Je tiendrai le sceptre avec confiance et l'épée de l'honneur avec fermeté. A l'Impératrice appartient la tâche enviable de consacrer au pays tous les nobles sentiments d'une âme chrétienne et toute la douceur d'une tendre mère.

Unissons-nous pour atteindre le but commun, oublions les ombres du passé, ensevelissons les haines de partis, et l'aurore de la paix et d'un bonheur désormais mérité se lèvera radieuse sur le nouvel empire.

MAXIMILIEN.

Vera-Cruz, 28 mai 1864.

Le lendemain, l'Empereur et l'Impératrice, après avoir assisté, à cinq heures du matin, à la messe célébrée à bord, mettent pied à terre, au bruit de tous les canons des forts et des navires. Mais l'heure est trop matinale : malgré l'annonce du débarquement, la population est peu nombreuse sur le parcours que suit le cortège. Puis les Vera-Cruzains ne sont point fâchés de témoigner ainsi leur mécontentement. Enrichis par le seul mouvement du port, ils s'accoutaient fort bien de l'état de choses passé, et n'éprouvent aucune sympathie pour un régime nouveau dont ils ignorent les tendances.

Si le temps n'eût manqué, on eût pu sans doute pallier ce manque d'enthousiasme de la cité, et suppléer à l'inertie des habitants par l'initiative officielle ; mais, là encore, dans le peu qu'on put faire, on joue de malheur : un coup de vent du nord d'une violence inouïe a détruit, dans la nuit, les échafaudages de deux grands arcs-de-triomphe élevés à la hâte sur la place d'Armes et près de la gare.

Ni Maximilien ni Charlotte ne se méprennent à l'accueil qui leur est fait, et leur première impression, sur la terre mexicaine, est une impression pénible, surtout chez l'Impératrice, qui, femme et nerveuse, la ressent si vivement qu'au dire de quelques témoins elle ne peut retenir ses larmes.

Les autorités françaises et indigènes se hâtent d'entraîner Leurs Majestés vers la gare, et tous montent dans le chemin de fer, qui allait alors jusqu'à Loma-Alta. En route, on ne s'arrête qu'à la Soledad, où un déjeuner est préparé.

Désireux de plaire à ceux qui lui sont venus sou-